

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 38

Artikel: Triste fin d'un jeûneur
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191217>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

des livres vient se joindre celui des gravures, de la lithographie, de la musique, des cartes géographiques, etc., etc.

Les foires de Leipsick attirent plus de 60,000 étrangers venus de tous les points du globe, et on estime à près de 250 millions par an la valeur totale des affaires qui s'y traitent.

* * *

La fameuse foire russe qui se tient à Nidji-Novgorod (dans la Russie centrale, à 425 kilomètres de Moscou) dure huit semaines et commence le 1^{er} juillet.

On peut s'imaginer ce fantastique campement autour d'une petite ville sans grand caractère, sans monuments curieux, située juste au confluent de l'Oka et du Volga. La quantité des navires qui débarquent ou embarquent des cargaisons est telle, à cette époque, que les eaux de ces fleuves en sont littéralement couvertes.

Les marchandises sont distribuées dans plus de trois mille boutiques réparties en quatre quartiers : le quartier des étoffes, celui des fourrures, celui des thés et celui des fers. Il y a des caisses de thé en amoncellements, des entassements de fourrures, martre-zibeline, loutre, chinchilla, renard bleu, chèvre du Thibet, mouton d'Astrakan, des pyramides de soies chinoises, de cotonnades indiennes, de draps allemands et russes, des montagnes de fer à ouvrir, déjà tout laminé, mis en barres. Durant huit semaines, quatre cent mille négociants se succèdent et brassent, au moins, deux cent millions d'affaires. Public étonnamment varié, fait de Cosaques, de Caucasiens, de Circassiens, de Persans, d'Indiens, de Chinois. On vient du Céleste-Empire en longues caravanes. On s'arrête à la foire de Kiakhota ; puis on envoie les cargaisons avec un personnel de vendeurs, par eau, par chemin de fer, par les voies les plus sûres et les plus rapides. La valeur des produits qui circulent, d'une année à l'autre, à la suite de ces rendez-vous où les commerçants prennent langue, n'est pas estimée à moins d'un demi-milliard.

Les sabotiers.

Parmi les visiteurs « pittoresques » qui ont afflué à l'Exposition, ces jours-ci, on a beaucoup remarqué une petite bande de sabotiers vosgiens, arrivés par un train de plaisir.

Et pourquoi ne la verrait-on pas, eux aussi, l'Exposition ?

Vêtus de blouses de laine et chaussés de la primitive chaussure par eux-mêmes fabriquée, ces braves travailleurs, ne se séparant pas, allant par groupes, admi-

raient les merveilles étalées sous leurs yeux et se livraient à des réflexions parfois étonnantes de bon sens et de justesse.

Mais, en ce qui les regardait, ils n'avaient pas d'autre but que celui de satisfaire leur curiosité, car, seul, peut-être, leur métier n'est guère susceptible de perfectionnements.

Alors que tout se transforme dans le monde, eux, les simples, ils conservent les antiques traditions : ils vivent comme ont vécu leurs pères et ils travaillent exactement comme ils ont travaillé.

Le sabot reste aujourd'hui ce qu'il était il y a des siècles, et, dans des siècles encore, il sera tel.

On sait que l'existence des sabotiers est elle-même fort curieuse, — à nos yeux de citadins, du moins.

Ce sont des artisans errants, des nomades. Ils ne se fixent point en un village. Ils vont d'endroits en endroits, parcourant les vallées, les combes, les forêts, les montagnes, en quête d'un terrain propice où ils établiront un campement momentané.

« Le sabotier est semblable à l'alouette des champs, dit M. André Theuriet ; il ne fait pas deux fois son nid dans le même sillon. »

Le choix du campement est déterminé par la chance et les hasards de l'exploitation. Les sabotiers, après avoir parcouru successivement tous les cantons de la forêt, s'arrêtent là où une coupe va être exploitée et où ils trouvent à faire un bon marché. Ils s'installent alors, de préférence, près de l'entrée d'un bois, dans le voisinage d'un ruisseau bavard aux eaux claires et fraîches.

Ils campent en famille.

Le maître sabotier est là avec ses fils, ses gendres, qui lui servent d'ouvriers, les apprentis, les filles, la vieille ménagère, et les petits enfants qui s'en vont patauger dans le ruisseau, ou courir follement dans les hautes herbes.

Sous les arbres on a construit une baraque en planches où vient s'abriter toute la maisonnée ; les mulets, qui sur leurs dos ont apporté tout l'attirail, tondent les gazons environnants.

Ainsi installés, les sabotiers se mettent au travail.

Tout d'abord, ils vont à la coupe voisine où se dressent les arbres achetés sur pied et marqués du marteau de l'adjudicataire.

Les sabotiers recherchent avant tout les troncs de hêtres. L'aulne, le tremble, le bouleau, peuvent aussi être transformés en sabots, mais leur bois spongieux laisse trop facilement pénétrer l'humidité. Le hêtre, au contraire, produit des sabots légers, d'un grain serré, où les pieds se tiennent secs et chauds, en dépit de la neige ou de la boue.

A grands coups de cognée, les sabotiers abattent les arbres.

Chaque corps d'arbre est alors scié en « troncs ».

Un ouvrier ébauche le sabot à la hache, puis il remet ces ébauches à un autre qui, au moyen de la vrille, commence à les percer et petit à petit évide l'intérieur en se servant d'un instrument appelé la « cuiller ».

A présent, c'est au tour d'un troisième ouvrier, c'est au tour de l'« artiste » qui, armé d'un couteau bien tranchant, finit le sabot et le polit, le sabotier étant français et galant ; aussi, quand il s'agit d'une chaussure féminine, l'artiste grave-t-il sur le sabot soit une rose, soit un oeillet, soit une primevère, suivant sa fantaisie.

Dans les plus larges « troncs » sont taillés les gros sabots qui chaussent les pieds robustes des travailleurs qui peinent aux champs ou dans les bois.

Dans les troncs moyens sont fabriqués les sabots des femmes et ceux, plus coquets, plus mignons, des jeunes filles, dont les claquements secs, retentissant dans un chemin creux, feront bondir de joie, une soirée prochaine, le cœur anxieux de quelque brave garçon.

On taille, on façonne ainsi jusqu'à ce que tous les arbres aient été employés.

Alors, on plie bagage et on lève le camp ; on part à la recherche d'une exploitation nouvelle.

Le travail en plein bois, au sein de la riche nature, rend le cœur gai : les sabotiers chantent sans cesse et façonnent leur ouvrage au milieu des rires et des joyeux refrains.

Gageons, cependant, que dans les bandes dont font partie ceux qui sont venus voir l'Exposition, les chansons s'arrêteront souvent sur les lèvres pour faire place aux questions et aux récits émerveillés.

(*Petit Parisien*).

Triste fin d'un jeûneur.

Il y a assez longtemps déjà que les journaux ne nous ont pas entretenus de jeûneurs célèbres. Depuis les expériences de Tanner, de Merlati et de Succi, il ne s'est guère trouvé d'amateurs assez dégoûtés des biens de ce monde pour renoncer au bifteck, à la côtelette, aux petits oiseaux ou à tel autre bon coup de fourchette.

Un nommé Maillard, de Lyon, a cependant tenté l'aventure, mais il est mort, après 25 jours de jeûne.

Ce fait a fourni l'occasion de rappeler le cas d'un certain chanoine de Noyon, qui, au dire des chroniques noyonnaises, s'abstint de toute nourriture à partir du Mardi-gras de 1410, pendant trois ans huit mois et douze jours, et demeura tout ce temps sans qu'un morceau de pain, un atôme de viande ou même une cuillerée de bouillon entrât dans sa bouche.

Ce prêtre, ajoutent les chroniques, s'était consacré à l'étude de l'astrologie et de l'alchimie. Il se livrait aux expériences les plus bizarres, grattait des têtes de mort, faisait bouillir des

lézards et des couleuvres, distillait des poisons. Il était enfin parvenu à se composer un élixir au moyen duquel il supprimait en lui le besoin de manger.

Quoiqu'il en soit, ce jeûneur, dont la renommée avait franchi les Alpes, fut appelé à Rome par le pape Félix IV, alléché sans doute par l'économie que permettaient de réaliser les procédés alimentaires de son nouvel ami et qui, peut-être, voulant faire pénitence, eut l'idée de confier au prétre noyonnais la charge de dispensateur de sa cuisine.

Celui-ci ne répondit que trop bien à ce qu'on attendait de lui. Il économisa 25 pour 100 sur la dépense de table de Sa Sainteté. Jugez si on devait le bénir dans les antichambres et les offices du Vatican ! Les domestiques finirent par crier si fort que le pape renvoya en France cet étonnant maître d'hôtel. Il retourna à Noyon.

Du reste, le chanoine était homme d'esprit et de bon commerce. C'était même, fourchette à part, un convive agréable. L'évêque de Noyon, Pierre Fresnel, l'invitait souvent à sa table. Le jeûneur s'y asseyait comme les autres, mais ne touchait à aucun mets. Il discourrait pendant tout le temps du repas. Encore se plaignait-il à sa servante, en rentrant, d'éprouver des pesanteurs d'estomac pour avoir respiré le fumet des viandes, donnant en cela raison aux musulmans, qui croient rompre le jeûne par la respiration des parfums.

La chronique est muette sur la fin du chanoine et il faut ici recourir à la légende.

Il était, dit-elle, devenu si maigre, si desséché, si ratatiné qu'un soir d'hiver, comme il passait sur la place du parvis, en allant souper à sa façon chez un de ses confrères, le grand vent qui souffle constamment dans ces parages l'enveloppa, le fit tournoyer sur lui-même et l'emporta.

On ne le revit plus.

Nous glanons dans une relation de voyage de M. Oscar Commettant, publiée dans *La Famille*, de Paris, cette amusante anecdote :

M. Commettant avait assisté, avant son départ pour Melbourne, à un dîner de la société des gens de lettres, où il se trouvait placé entre deux médecins de sa connaissance.

« Dans le courant du dîner, dit-il, le médecin qui était à ma droite entama avec moi le petit colloque que voici :

— Qu'est-ce que j'apprends, vous partez pour l'Australie ?

— Rien n'est plus vrai.

— Je ne voulais pas le croire.
— Pourquoi cela ?
— Eh ! mon Dieu pourquoi ?... parce que moi, je ne partirais pas à votre place.

— La raison ?
— La raison : je ne sais si je dois vous la dire... Elle est toute médicale.
— Parlez, mon cher docteur, vous piquez ma curiosité.
— Vous voulez que je vous dise franchement ma pensée, vous le voulez ?

— Je vous en prie, docteur.
— Eh bien, le voyage de Melbourne, en cette saison surtout, est un rude voyage, fort pénible et même dangereux à cause de la traversée de la mer Rouge.

— Je sais cela.
— Je ne voudrais pas vous troubler, mais enfin, vous êtes assez intelligent pour comprendre, qu'à votre âge, on n'a plus la vigueur, le ressort, les ressources vitales d'un homme de vingt-cinq ans ! Eh ! ma foi...

— Quoi ?
— Vous ne devinez pas ?
— Non.
— Alors il me faut vous dire, en toutes lettres, que vous commettez une imprudence grave et que vous pourriez bien rester en route.

— Mort ?
— Mais certainement.
Au même moment, le médecin qui était à ma gauche et n'avait rien entendu de ma conversation avec son confrère, me dit :

— J'apprends à l'instant que vous allez partir pour Melbourne.
— Oui, après demain.
— Tous mes compliments, cher monsieur. J'estime, comme médecin, qu'un pareil voyage, aller et retour, vous donnera dix ans de plus à vivre. A votre âge, rien n'est plus salutaire que de pareils déplacements, au moral comme au physique ; quand d'ailleurs on est bien portant et qu'on ne craint pas la mer.

C'était le médecin Tant-mieux qui, fort heureusement pour moi, avait vu juste. J'espérai que le médecin Tant-pis ne lui en voudra pas pour cela... à moi non plus. »

Un zouave dans l'embarras.

Un zouave libéré, qui se disposait à quitter Marseille pour rentrer dans ses foyers, a été le sujet d'une pittoresque aventure.

Il était encombré de bagages, soit qu'il eût une riche garde-robe, soit qu'il emportât de nombreux souvenirs de Marseille ou de ses campagnes. Notre homme avait donc la main gauche embarrassée de divers

paquets volumineux, et il en tenait presque autant de la main droite, ayant de plus sous le bras de ce côté, une bouteille de vin destinée à le désaltérer pendant le voyage.

C'est dans cet accoutrement étrange que notre brave zouave se trouva, dans la grande salle de la gare, face à face avec M. le général Thierry, venu à Marseille pour les obsèques du général Renaudot, et qui se disposait à retourner à Aix.

Comment s'y prendre pour saluer le général ?

Telle est la question que se posa le zouave, absolument interloqué de sa rencontre. Ses deux mains embarrassées, ne lui permettaient pas de passer de l'une à l'autre ses paquets encombrants, et, de plus, la bouteille retenue sous le bras droit, l'empêchait absolument de saluer son chef. Notre homme eut d'abord quelque hésitation, mais scrupuleux avant tout d'obéir aux règlements, il s'arrêta à une résolution héroïque. Lâchant ses paquets et la bouteille, dont le contenu lui arrosa les pieds, il fit le salut militaire en accompagnant le geste d'une exclamation bien sentie et qui n'était autre que le mot prêté à Cambronne.

En homme d'esprit, le général Thierry, qui avait tout entendu, attribua l'exclamation du soldat à la peine qu'il avait ressentie en sacrifiant sa bouteille. Il rit beaucoup de l'aventure et fit accepter au zouave, poli quand même, une pièce de cinq francs pour remplacer sa provision de liquide.

Lo dzudzo et lo mi-fou.

N'est pas lo tot d'être éduquà dein lè z'écretourès et su lè láivro po être on homo d'esprit. S'on n'a pas onna rachon dè bon-san et on boquenet dè malice, on pão restâ on gros taborniò quand bin on sarâi lo catsimo su lo bet dâo dâi, qu'on cognetrâi lo nom dè totès lè capitales et qu'on porrâi liairè on chapitre sein crotsi. C'est tot coumeint la drudze su lo terrain : mettè dâo bumeint su la terra grassa ào dein 'na graviétaire, ne vindrà què cauquiès pâi dè tsins ào bin cauquiès maunets. Na ! ye faut on fond à n'on croubelion s'on lài vâo mettrè dâi truffès dedein, et ye faut assebin onna cutse dè cabosse à ne n'homo se vâo recordâ à profit. N'est pequa ora que l'ardzeint pão reimplaci tot lo resto coumeint dâo teimps dâi vilhio pompons, io on nonmâvè caporats et sergents clliào qu'avion grossa courtena, po cein que lè gaillâ aviont dè quiet sè férâ bin veni dâo capitaino. Ora, allâ-lâi, avoué 'na matola dè